

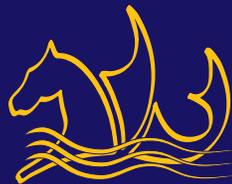
Marthe et Saint-Just Péquart archéologues des îles de Houat à Hoedic : 1923 – 1934

Les Nancéiens Marthe et Saint-Just Péquart furent des archéologues inspirés de la première moitié du XX^e siècle. Outre d'importants travaux au Mas-d'Azil (Arriège), leur terrain de prédilection fut les îles du sud de la Bretagne. Ils pensaient y trouver des habitats contemporains des mégalithes ; ce fut en fait la découverte, sur les îles de Téviec et d'Hoedic, des deux plus importantes nécropoles des dernières populations de chasseurs-cueilleurs de l'Europe de l'Ouest.

L'intérêt de ces commerçants lorrains pour l'archéologie naquit de leur rencontre, en 1912, avec Zacharie Le Rouzic, archéologue et conservateur du Musée de préhistoire de Carnac. Cette passion allait alors occuper l'essentiel de leurs loisirs ; avec leurs trois enfants, Marc, Hélène, Claude et quelques amis fidèles, ils allaient consacrer, pendant des années, plusieurs mois d'été à des chantiers de fouilles. Suite à leurs séjours à Houat et à Hoedic nous avons hérité de leurs travaux sur la préhistoire, mais aussi de précieux témoignages sur la vie et l'économie des insulaires au début des années 1930.

Marthe et Saint-Just Péquart s'étaient forgés une haute conception scientifique de la recherche archéologique et développèrent une méthodologie de terrain qui reste encore de nos jours très pertinente. Leurs photographies et films, conservés par le Muséum national d'histoire naturelle, constituent une iconographie remarquable de leurs travaux. L'exploitation de leurs découvertes continue à alimenter la recherche actuelle.

Ce volume de la Revue des deux îles est consacré à la période insulaire des travaux de Marthe et Saint-Just Péquart. Il a pu être réalisé grâce à des textes inédits de Claude Péquart, confiés de son vivant à Henri Buttin président de Melvan, au fonds iconographique déposée au MNHN et à la contribution de plusieurs chercheurs travaillant sur le legs scientifique des Péquart.



ISSN : 1768-5834
ISBN : 2-9520979-0-9 18 €



Melvan

Marthe et Saint-Just Péquart, archéologues des îles

n° 4 – 2007



Melvan
La Revue des deux îles

Marthe et Saint-Just Péquart

archéologues des îles
de Houat à Hoedic : 1923 – 1934



Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Le Mésolithique de l'Ouest, 80 ans après M. et St-J. Péquart

Grégor Marchand

Chercheur au CNRS – UMR 6566 – Université de Rennes 1 – 35042 Rennes.

« C'est le 17 juillet 1928 que, choisissant à dessein le point précis de la côte ouest prospecté hâtivement par Gaillard, nous avons entrepris l'exploration archéologique de la station de Téviec ».

M. et St-J. Péquart, 1937

L'archéologue crée des images du passé à destination de ses contemporains. Il est tributaire à la fois des images que lui-même a reçues de la société dans laquelle il vit et des découvertes archéologiques qui donnent corps et substance à ses représentations mentales. Ces matériaux bruts ne sont lisibles et interprétables qu'à travers le prisme des connaissances dont il dispose, ce qui autorise d'autres chercheurs à reconstruire de nouvelles images à partir des mêmes données archéologiques. M. et St-J. Péquart ont eu la chance de découvrir deux sites mésolithiques essentiels pour la compréhension des derniers chasseurs-cueilleurs d'Europe occidentale, l'un à Téviec, l'autre à Hoedic ; ils ont eu l'intelligence de les fouiller correctement et de les publier. Les aléas de l'histoire et leur discrédit après des engagements politiques des plus discutables n'ont pas permis la transmission totale de leurs informations de terrain mais ce qui reste est amplement suffisant pour nous autoriser à rêver et à bâtir, encore. Dans ce court texte, je souhaite évoquer les perspectives de connaissance des derniers chasseurs-cueilleurs de l'ouest de la France, renvoyant le lecteur aux contributions de J.-M. Large et C. Dupont dans ce volume, ou à la bibliographie ci-jointe, s'il souhaite davantage de précisions sur les travaux antérieurs.

Construction des connaissances sur le Mésolithique : ainsi va le balancier...

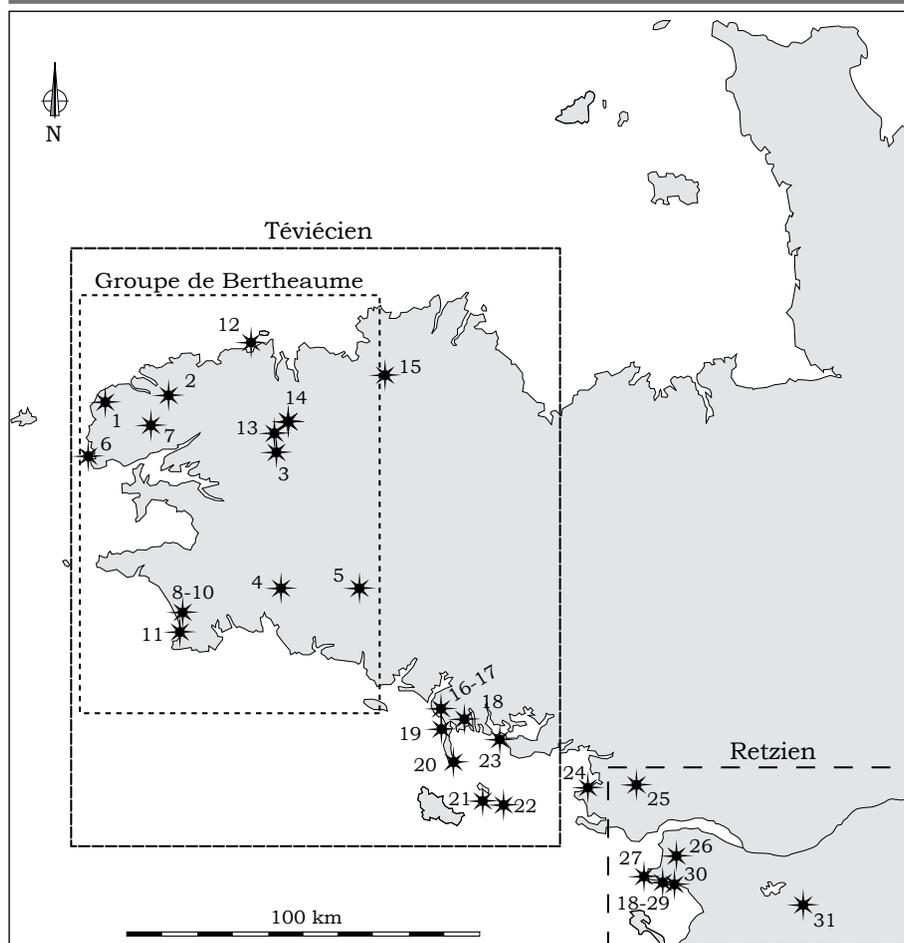
Lorsque M. et St-J. Péquart lancent leurs travaux sur l'îlot de Téviec, un niveau coquillier du Mésolithique a déjà été fouillé à Beg-an-Dorchenn (ou la Torche) à Plomeur (Finistère) par P. du Châtellier en 1880, puis par le Cdt Bénard Le Pontois au début du siècle suivant. L'image misérabiliste proposée alors pour rendre compte du mode de vie de ces hommes de la Préhistoire est conforme aux visions de l'époque. Une poignée d'hommes condamnée à dévorer des berniques, alors que le

monde glaciaire disparaissait dans un déluge... Les travaux réalisés par les époux Péquart dans le Morbihan vont changer la donne, ne serait-ce que parce que les données sont trop importantes pour coller à cette vision d'un âge désespérément farouche. Par le soin apporté aux morts, par la complexité des rites et croyances, par la perspective de sépultures lignagères, ces nécropoles témoignaient d'une humanité debout et non plus d'êtres informes ou larvaires. Outre leur aspect documentaire, le grand mérite de ces travaux aura été leur point de vue ethnographique : M. et St-J. Péquart nous parlent d'une tribu vivant au bord de l'océan et non de silex et d'os. La seconde guerre mondiale marque une véritable césure dans la manière d'appréhender cette période. Lorsque les archéologues intéressés par le Mésolithique (très peu en fait...) sortent de leur torpeur, leur objectif est de donner un cadre chronologique précis à la période comprise entre la fin de la glaciation et l'apparition des sociétés agricoles, à la manière de ce que les spécialistes du Paléolithique réalisaient alors. Adieu donc au village de chasseurs et de pêcheurs, bonjour aux typologies des outils en pierre ! La présentation de cette période dans les musées n'allait pas s'en trouver égayée.

Au début des années 1970, P. Gouletquer entreprend une série de sondages archéologiques sur des sites du Morbihan (Kerjouanno à Arzon) et du Finistère (Kergalan, Kervouyen et Ty-Lann à Plovan). Il définit également une industrie lithique particulière, dite de type Bertheaume, attribuable au stade moyen du Mésolithique et distribuée uniquement en Finistère (fig. 1). Les travaux de M. Tessier à l'embouchure de la Loire (Pays de Retz) et de R. Joussaume en Vendée vont à leur tour permettre de décrire les caractères typologiques et techniques du Mésolithique au-delà de la Loire, hélas sans datations ni ossements pour donner de la consistance à ces ensembles typologique. Quelques années après cette période de collectage des données, J.-G. Rozoy raffe la mise ; il étudie toutes ces collections, dont Tévéc et Hoedic, organise la chronologie et donne des noms à ces groupes culturels. Il crée notamment le Tévécien qui se caractérise notamment par l'usage de pointes de flèche trapézoïdales (ou trapèzes) et définit le trapèze de Tévéc¹ (fig. 2). Au milieu de années 1980, O. Kayser entreprend de donner un cadre renouvelé au Mésolithique breton, à partir de la fouille de deux niveaux coquilliers : Beg-an-Dorchenn et Beg-er-Vil à Quiberon. P. Gouletquer reprend alors le flambeau, mais décide de mettre à mal le prétendu « Mésolithique côtier breton » en prospectant loin du littoral. Le résultat dépasse ses espérances puisque, avec son équipe de prospecteurs amateurs et d'étudiants en archéologie, il identifie en surface des champs plus de 1 300 sites à silex sur le département du Finistère, dont 200 attribués au Mésolithique par les

1. *Le trapèze de Tévéc est une lamelle, plus rarement un éclat, sectionné par deux tronçatures obliques, non sécantes, concaves. Une des tronçatures est nettement plus longue que l'autre, ce qui en fait un trapèze nettement asymétrique. Sa petite base n'est pas réduite, il ne porte pas de retouches inverses rasantes. Sa distribution dépasse largement la répartition spatiale du Tévécien mais dans ce groupe culturel, c'est le trapèze dominant.*

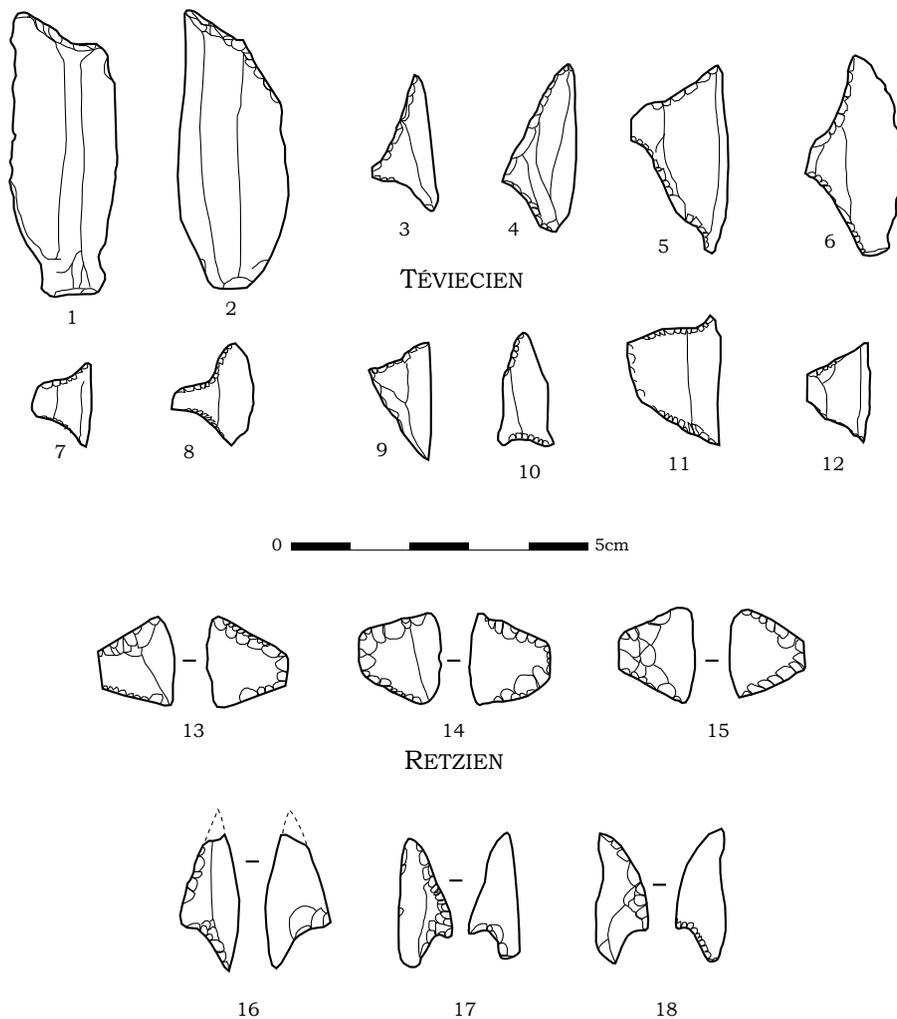
Fig. 1. Carte des sites mésolithiques fouillés en Bretagne et en Loire-Atlantique. 1 : Kerdunvel ; 2 : Kerliézoc ; 3 : La Presqu'île ; 4 : La Trinité Goarem Lann ; 5 : La Ville-neuve ; 6 : Le Bilou ; 7 : Lannuel ; 8 : Ty Nancien ; 9 : Kergalan ; 10 : Kervouyen ; 11 : Beg-an-Dorchenn ; 12 : Toul-an-Naouc'h ; 13 : Pont-Glaz ; 14 : Quillien ; 15 : Kervilien ; 16 : Kerhillio ; 17 : Lannec-er-Gadouer ; 18 : La Croix-Audran ; 19 : Téviec ; 20 : Beg-er-Vil ; 21 : Malvant ; 22 : Port-Neuf, Hoedic ; 23 : Kerjouanno ; 24 : Port-Nabé ; 25 : L'Organais ; 26 : La Fillauderie ; 27 : Saint-Gildas ; 28 : La Gilardière ; 29 : Le Porteau-Ouest ; 30 : Le Porteau-Est-II ; 31 : Les Garennes.



types d'outils ramassés (fig. 3 et 4). La diversité des roches taillées par les hommes s'étale alors devant les yeux éblouis des archéologues. Connaissant leur origine géologique, il est dès lors possible de tracer des territoires de diffusion des matériaux et, par extension, de réfléchir aux espaces parcourus par les hommes.

La dernière étape des recherches prend place au début de ce millénaire. Elle peut être qualifiée de synthétique, voire d'œcuménique. Rompant la traditionnelle solitude du Mésolithicien breton, divers spécialistes ont mis en commun leurs travaux pour bâtir des modèles

Fig. 2. Tévécien et Retzien. 1 et 2 : lames à troncature oblique ; 3, 4 et 9 : triangles scalènes ; 5, 6 et 10 : trapèzes de Tévéc ; 7, 8, 11 et 12 : trapèzes symétriques (provenant de Port-Neuf à Hoedic, d'après Péquart et Péquart, 1954) ; 13 à 15 : armatures du Châtelet ; 16 à 18 : armatures à éperon (provenant de l'Aiguillon à Coëx - Vendée, d'après Joussaume 1981).



plus complexes et mieux documentés : C. Dupont (coquilles), Y. Gruet (crabes et balanes), N. Desse-Berset (poissons), A. Tresset (mammifères et oiseaux), R. Schulting (alimentation, datations), L. Gaudin et D. Marguerie (charbons et pollens). À force de rencontres et de programmes de recherche communs, leurs apports se sont mêlés à ceux des docteurs ès cailloux (J. Josselin, G. Marchand, Y. Pailler, R. Tsohgou-Ahoupe et E. Yven) et autres spécialistes de trous dans le

Fig. 3 : Carte des sites à silex du département du Finistère, après les travaux de P. Gouletquer et son équipe.

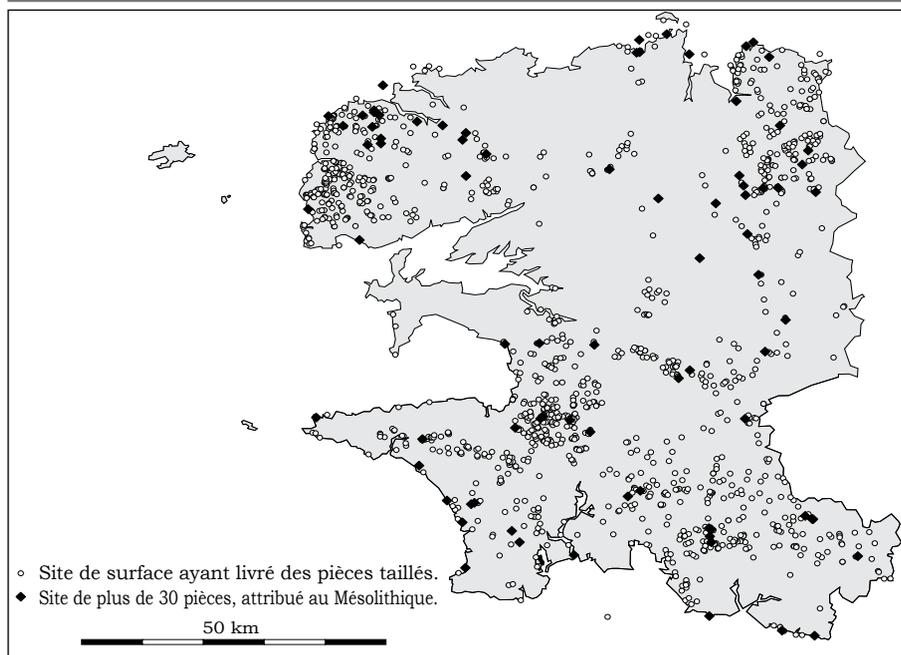


Fig. 4 : Les prospections pédestres menées sur les terres laissées à nu de l'intérieur du Finistère ont livré plus de 1300 sites à silex. Parmi eux, environ 200 sont d'âge mésolithique. Le site mésolithique final de Creac'h Mine Vihan (Saint-Thurien, Finistère) est installé à proximité d'un gisement d'ultramylonite de Tréméven, une roche intensément exploitée à cet endroit et qui se substitue localement au silex.

G. Marchand



sol. Et dans cette phase de fusion, où le fonctionnement de la société est devenu l'objet central des recherches, les données extraites de la terre par les époux Péquart ont trouvé une place fondamentale.

Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? En examinant le mouvement général des recherches, une oscillation entre phase d'accumulation et phase de synthèse apparaît clairement. Très logiquement, nous entrons dans une nouvelle phase d'exhumation de données. Il peut être intéressant de laisser aller notre imagination vers des chemins sur lesquels déjà nos pieds se hasardent...

Le contrôle du temps

Une brassée de datations, qu'elles soient obtenues par la méthode du radiocarbone ou en comparant les objets découverts sur un site à d'autres mieux datés (datation typologique par analogie), vaudra toujours mieux qu'un flot de supputations. En effet, c'est la durée d'un phénomène qui lui donne sa véritable consistance historique. Et c'est sa position par rapport aux autres qui va nous autoriser à parler de filiation ou de rupture entre groupes culturels, jusqu'à envisager des invasions ou des réseaux d'influences. Bref, il nous faut des dates ! Pour cela, il faut saisir des événements brefs suivant l'échelle de temps de l'archéologue : il s'agira par exemple d'un squelette, d'un petit dépôt de coquilles de noisettes brûlées, d'un foyer ou d'une couche peu occupée dans un abri-sous-roche. Avant que R. Schulting ne fasse dater tous les squelettes humains disponibles à Téviec et Hoedic, les datations par le radiocarbone disponibles provenaient de charbons ou de coquillages prélevés dans des couches d'amas coquilliers. Las, cette méthode n'est pas forcément la plus adaptée aux matériaux d'origine marine, car l'océan a un âge ! La circulation océanique est relativement lente et fait remonter des fonds marins des eaux « anciennes ». À l'échelle de la planète, ce vieillissement est estimé à 400 ans. Pour complexifier le problème, il faut savoir que cette prise d'âge n'est pas la même sur tous les rivages et qu'elle n'est pas fixée de la même manière par les différentes espèces de mollusques... Puisque les habitants de cette frange côtière ont consommé énormément de produits marins (respectivement 50 et 80% de protéines d'origine marine à Téviec et à Hoedic), leurs ossements nous semblent plus anciens qu'ils ne l'étaient en réalité mais dans une mesure difficile à estimer. On comprendra donc que les datations multiples obtenues à Téviec et à Hoedic doivent être utilisées avec précaution. Quoiqu'il en soit, les archéologues disposent d'autres moyens pour évaluer l'âge d'un site. Le style des objets, globalement semblable à l'échelle de l'Europe de l'Ouest, permet de pallier les carences et d'obtenir, de proche en proche, des cadres chronologiques valides. Les fouilles à entreprendre désormais se concentrent donc sur les abris-sous-roche, par exemple en Finistère ou en Mayenne, pour détecter des couches en place et les dater.

La compilation des datations par la méthode du radiocarbone permet de distinguer deux pics d'occupation pour la Bretagne, l'un dans

l'intervalle 8500-7500 av. J.-C., l'autre dans l'intervalle 5500-5000 av. J.-C. Pour le premier, il s'agit du groupe de Bertheaume, dont on connaît bien les techniques de débitage et les outils, basé sur la production d'armatures de très faibles dimensions (10 mm de long pour 2 à 3 mm de large). Plus à l'est, les outils découverts en Morbihan évoquent déjà les traditions du Centre-Ouest. Ces données lithiques restent insuffisantes pour dresser un tableau plus complet du mode de vie de ces hommes. Evoluant dans des forêts où le noisetier abondait (périodes dites du Préboréal et du Boréal), les hommes ont consommé une grande quantité de ces fruits : on admettra qu'il ne s'agit pas d'une information essentielle ! Pour le reste, ils nous sont inconnus. La seconde période correspond aux occupations des célèbres niveaux coquilliers du sud de la Bretagne : Beg-an-Dorchenn, Beg-er-Vil, Téviéc et Hoedic. Cette fois, il devient plus aisé de rendre compte de ces communautés humaines. Nous évoquerons successivement leurs industries de pierre, leurs territoires et leurs adaptations à l'environnement.

Faire parler les pierres

L'outillage de pierre et ses déchets de fabrication restent incontournables pour appréhender nos ancêtres sur le territoire de la Bretagne puisque l'acidité des sols a eu raison, la plupart du temps, des vestiges organiques. Trois niveaux successifs d'information peuvent être extraits des industries lithiques.

Les données typologiques sont basées sur la notion de tradition, à savoir qu'une communauté humaine produit des outils suivant des normes strictes que nous identifieront plusieurs milliers d'années après. De ce fait, le classement des outils suivant leur forme et suivant la manière dont ils ont été taillés (orientation et cession des différents aménagements) forme une signature que l'on cartographiera pour esquisser les contours d'un territoire préhistorique. À ce niveau d'analyse, il est d'ailleurs difficile de préciser ce que signifie le patatoïde ainsi dessiné : il s'agit d'un mélange de déplacement des groupes humains, d'affiliation entre communautés et d'échanges. Pour la période contemporaine de Téviéc et Hoedic, la gamme d'outils de pierre est assez limitée, si on les compare à ce qu'il y a eu avant ou après. Lames à troncature oblique (ou couteaux), grattoirs, éclats denticulés, trapèzes et triangles composent l'essentiel de l'outillage taillé, complété par des galets utilisés bruts (percuteurs et broyeurs) ou sommairement aménagés (choppers). Les outils en os et en bois de cerf découverts par M. et St-J. Péquart montrent que beaucoup de fonctions étaient assumées par les outils en matières animales (et le bois ? et les fibres végétales ?). Suivant la méthode cartographique exposée plus haut, on a constaté que les types observés dans le Morbihan s'étendaient plus largement en Bretagne (fig. 1), jusqu'à la Vilaine, l'ensemble formant le Téviécien. Un autre ensemble de types d'outils - une autre signature si l'on préfère - s'étend de la Vilaine au Marais Poitevin, le Retzien (fig. 2). Au sein du vaste ensemble téviécien, il est également possible de dis-

tinguer trois faciès (Nord-Finistère, Sud-Finistère et Morbihan) suivant la forme et le type d'aménagement des trapèzes : il s'agirait alors de la marque de communautés différentes en interaction au sein d'un plus vaste ensemble. Hier comme aujourd'hui, l'identité d'un individu résulte de l'emboîtement de plusieurs affiliations (familiale, clanique, villageoise, etc...) ; avec ses cartes et ses types d'outil, l'archéologue n'a accès qu'à un mélange bien compacté de tout ça...

Second niveau d'information, les données technologiques sont plus diverses et vont nous permettre de mieux cerner les « territoires stylistiques » identifiés par la typologie. Il s'agit, par ces travaux, de comprendre toute la vie d'un outil, de l'acquisition de la matière première jusqu'à l'abandon de l'objet dans un habitat après usage. Toutes les étapes sont donc décrites dans ce que l'on nomme « chaîne opératoire », c'est-à-dire l'enchaînement logique des actions techniques efficaces, tel qu'il a été codifié par les hommes. Le tailleur de pierre va en permanence adapter ses normes, ses manières de faire, aux matériaux dont il dispose. Il peut choisir de faire venir de loin de très bons silex, si sa communauté dispose des réseaux et des contacts suffisants ; il peut à l'inverse choisir de se satisfaire des roches locales et, dans ce cas, adapter ses méthodes de taille. Les besoins en outils seront variables suivant les gibiers disponibles, suivant la saison ou suivant les déplacements du groupe. Là encore, le tailleur va faire des choix et adapter ses méthodes pour répondre à la demande. Lorsque l'habitat préhistorique est abandonné, les différences de proportions entre tous ces vestiges – que ce soient les restes de taille (les copeaux de pierre) ou les outils – seront indicatives des activités qui s'y sont déroulées. La typologie nous a permis de dessiner des territoires, la technologie leur confère un certain dynamisme, voir un semblant de vie ! Heureux préhistoriens, qui font bouger les cailloux...

Le troisième niveau d'information, l'identification géologique des roches taillées, part du principe que les roches ne sont pas uniformément distribuées sur le territoire et qu'il existe une signature minéralogique pour certaines d'entre-elles. Sur le Massif armoricain, l'absence de silex sur les terres émergées a pu être compensée par une collecte intensive de galets de silex sur les plages. Les recherches récentes ont montré également un usage de roches autochtones, dites roches complémentaires ou roches de substitution suivant leur importance et leur statut : l'homme du Mésolithique connaît à l'évidence toutes les roches taillables de son environnement. La couverture arborée est parfois un obstacle (on connaît aujourd'hui, grâce aux ravages sur les sols de l'agriculture intensive, des gisements de matières taillables non exploités) mais l'accès au sous-sol est possible pour les hommes de la Préhistoire dans le lit des ruisseaux, dans les falaises ou plus épisodiquement sous les souches d'arbres renversées lors des tempêtes. Ce volet des recherches a été largement ouvert ces dernières années avec l'identification de différentes roches propres au Massif armoricain : ultramytonite de Mikaël au sud de Morlaix, phtanite à Callac, ultramytonite de Tréméven entre Quimperlé et Languidic, micro-quartzite à la Forest-Landerneau, grès éocène (ou grès lustrés) un peu partout... La

dispersion des roches à partir du ou des gisements est caractéristique des territoires contrôlés par certains groupes. Leur usage augmente nettement à la fin du Mésolithique, ce qui nous permet de les utiliser comme traceurs des mouvements humains.

Faire parler les pierres est donc un exercice rentable qui instruit sur plusieurs aspects des identités préhistoriques et sur les réseaux économiques comme on le verra dans le paragraphe suivant. En affinant nos descriptions et nos analyses et à condition de disposer des précieuses datations, nous entendons bien entrer plus avant dans les sociétés du Mésolithique.

Espaces parcourus, espaces sociaux, espaces culturels à la fin du Mésolithique

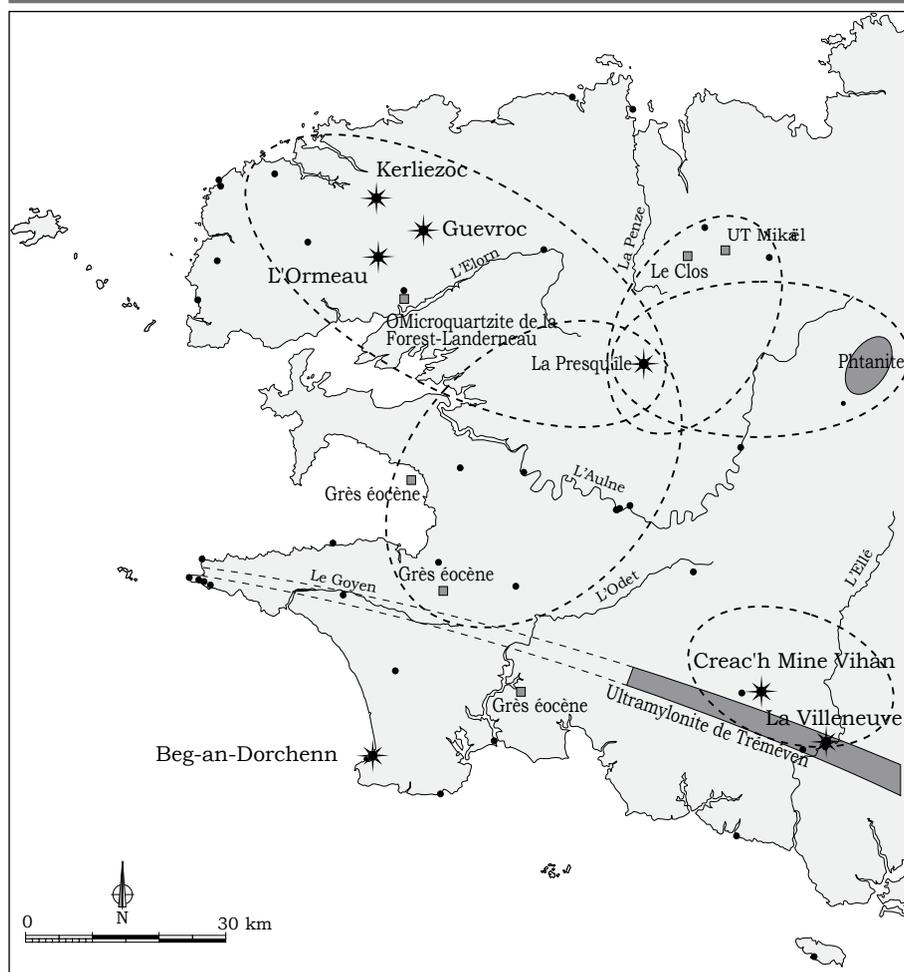
Les travaux de P. Gouletquer avaient montré l'existence de grands sites mésolithiques à une vingtaine de kilomètres de la côte et de semblables sites le long de la vallée de l'Aulne (fig. 5). Dans l'organisation du territoire, ils pourraient correspondre aux sites à niveaux coquilliers installés sur le littoral, qui comprennent également une forte densité de vestiges et de lourdes structures de pierre. On connaît encore mal les sites dits « logistiques », occupés ponctuellement lors d'expédition ciblant des ressources particulières, mais il reste à fouiller en Bretagne ces sites de sommet de falaise ou les abris-sous-roche qui n'ont pu protéger qu'une partie restreinte du groupe. Nous avons pu en revanche fouiller une telle station au sud de la Loire, La Gilardière à Pornic. Ce petit habitat, dominant à l'époque le large estuaire de la rivière de Pornic, a été occupé pour fabriquer de manière préférentielle des pointes de flèche, que l'on retrouve en abondance ainsi que les déchets spécifiques de cette fabrication, alors que le reste de l'outillage était moins bien représenté que dans les camps de base.

Comment les communautés se sont-elles appropriées ces espaces ? Quel était le fonctionnement de leur économie ? Le mouvement des groupes humains est lié aux ressources. Lorsque celles-ci reviennent périodiquement, comme les saumons ou les noisettes, les hommes sont amenés à se déplacer ou à développer le stockage (cette dernière option n'est pas attestée dans l'Ouest). Lorsque les ressources sont permanentes, on peut chercher les traces d'une occupation sédentaire. Prenant en compte l'abondance des vestiges et des structures, M. et St-J. Péquart proposaient une hypothèse d'occupation à l'année du site de Téviec. Les travaux récents de C. Dupont sur la saisonnalité à partir des palourdes ont montré que Beg-er-Vil à Quiberon aurait été occupé en début de croissance de ces coquillages, soit à l'orée du printemps, puis au début de l'automne. Les hommes seraient présents au moins la première moitié de l'année à Beg-an-Dorchenn. On sait par ailleurs que certains bivalves, comme les moules, sont trop maigres après la période de reproduction : l'été n'est pas une saison très favorable pour leur consommation. La période d'occupation serait l'hiver à Téviec, avec une chasse des canards siffleurs, mais c'est une approximation discutable puisque le reste de la faune a pu être chassé tout au long de l'année. Bref, si la possibilité de la sédentarité sur

une base annuelle est tout à fait envisageable dans le Morbihan au Mésolithique, elle ne sera jamais totalement démontrable. Le littoral était une zone riche et attractive, que ce soit pour la collecte des galets de silex ou pour le sel – récolté dans des mares asséchées ou par des tiges végétales trempées dans des eaux salées. Cependant, il serait prématuré de conclure à une migration régulière des groupes mésolithiques de l'intérieur vers la côte. En effet par les cartes de dispersion, on constate que les roches de l'intérieur atteignent rarement le littoral, alors que les galets de silex récoltés sur les plages sont distribués en grande quantité jusqu'au cœur de la péninsule. Si les hommes avaient oscillé entre côte et intérieur, nous trouverions davantage de roches autochtones alors qu'elles sont en proportion anecdotique : l'ensemble fait davantage penser à un réseau d'échange ou à des raids d'une partie du groupe sans installation durable (la mer n'est jamais éloignée de plus d'une cinquantaine de kilomètres). On entre dans le domaine des relations entre groupes voisins, qu'un rapide survol de l'histoire humaine ne permet pas de qualifier de paisibles. Quelle était l'aire de déplacement usuelle des hommes de la fin du Mésolithique ? Les réseaux de diffusion des matières premières perdent toute compétence au-delà de soixante kilomètres, ils sont déjà très affaiblis à environ trente kilomètres de la carrière. Les contacts entre le nord et le sud de la Bretagne semblent nuls ; en tous cas rien ne laisse penser à un territoire de migration à cette échelle. Rappelons par ailleurs l'existence de types de trapèze différents sur trois zones d'une soixantaine de kilomètres de diamètre, qui incitent à voir des traditions subtilement différentes entre communautés, sur l'air de « *chez nous, on fait comme ça* ». Enfin, les études isotopiques menées sous la houlette de R. Schulting nous montrent une inféodation forte des hommes aux espaces côtiers qui sont les principaux pourvoyeurs de nourriture.

Tous ces indicateurs de mouvement désignent des mondes cloisonnés, avec des échanges fréquents, plutôt que de vastes espaces de nomadisation entre la côte et l'intérieur. Il ne faudrait pourtant pas se tromper dans l'image que l'on entend donner de ces communautés : nous parlons de territoires usuels, ce sont ceux d'une communauté qui nomadise probablement sur des espaces restreints, bien moins étendus qu'au Mésolithique moyen d'ailleurs. Les hommes reviennent périodiquement sur des habitats consacrés par la tradition, des pivots de l'espace social : les niveaux coquilliers de Téviec et Hoedic sont en effet des aires de déchets mais aussi des nécropoles et des aires d'activités quotidiennes. Il en allait peut-être de même sur les grands sites de l'intérieur mais la dissolution des vestiges organiques nous prive de toutes informations autres que les informations techniques. Cette concentration de fonctions confère à ces sites un statut tout particulier dans l'univers social mais des ouvertures dans ces espaces restreints existent à n'en pas douter, qui expliquent l'homogénéité du Tévécien à l'échelle de la Bretagne tout comme les liens forts avec les régions voisines. R. Schulting, le premier, a évoqué des pratiques exogamiques pour expliquer le plus faible apport de protéines d'origine marine dans la nutrition des jeunes femmes, qui viendraient donc de communautés de l'intérieur. Il semble évident également que d'autres

Fig. 5 : Le croisement des données permet de structurer le Mésolithique final du Finistère. Les étoiles désignent les grands habitats, les points noirs signalent les autres sites dont la taille et la fonction restent difficiles à apprécier. Les roches locales sont exportées principalement vers l'intérieur de la péninsule (aires cernées de traits tiretés), de même que les galets de silex ramassés sur les plages. Dans ces réseaux d'échange, La Presqu'île, à Brennilis, apparaît comme un habitat très singulier où convergent toutes les roches taillables de l'ouest armoricain.



types de mouvements ont également existé, sinon l'enclavement des communautés aurait conduit à une plus grande diversité technique.

Homme et environnement : de l'aliment au symbole

Peut-être aurait-il fallu commencer par planter le décor ? Les analyses polliniques évoquent sans conteste des forêts profondes, dominées par le pin et le bouleau au 10^e millénaire, puis se chargeant en feuillus avec l'amélioration climatique. Nous peinons encore à comprendre les

véritables interactions entre les hommes et l'environnement, même lorsque les mutations naturelles ont été majeures. Ainsi, la remontée des eaux après la glaciation est évaluée à une soixantaine de mètres pour les cinq millénaires du Mésolithique, avec une nette inflexion de la courbe au début du 6^e millénaire et une remontée beaucoup plus lente à partir de ce moment là. Les hommes de Téviéc et Hoedic ont connu un niveau de la mer inférieur d'une dizaine de mètres sous l'actuel. Cette hausse du niveau de l'océan a ennoyé les habitats de la côte, ce qui nous prive de toute information concernant l'économie mésolithique antérieure au 6^e millénaire. Mais comment les hommes ont-ils réagi lorsque leurs villages côtiers furent rongés par l'océan ? Comment ont-ils organisé leurs déplacements lorsque certains espaces se sont transformés en îles ? Nulle trace de ces exodes dans les vestiges archéologiques ! La conscience du changement a dû pourtant être vive, notamment entre 10 000 et 6 000 : quels mythes furent alors élaborés pour expliquer le monde ? Faire naître les légendes de l'Atlantide ou de la Cité d'Ys de cette submersion ne nous consolera pas de cette perte. La légende de l'Aïse des Birvideaux, cette île submergée à l'ouest de Quiberon d'où émergeraient périodiquement les hommes engloutis, marque-t-elle une autre de ces réminiscences ? Ces hommes, se nourrissant sous la mer de moules bleues et de patelles grises, reviennent avec des manteaux rouges qu'ils jettent dans des brasiers allumés par les gens de la terre. Difficile de ne pas évoquer alors les rituels mésolithiques, avec les corps des défunts enduits d'ocre rouge et les foyers allumés sur les tombes... Mais l'archéologue s'égare, il doit reprendre pied dans les restes qui seuls lui sont dévolus.

Les « coups de froid », qualifiés aussi de « petits âges glaciaires » forment un autre exemple de mutations dont on ne mesure pas l'impact sur les communautés humaines. Le principal intervient entre 6400 et 6000 avant J.-C. (*Climatic event* 8200 cal B.P.²) et affecte les pays bordant l'Atlantique nord, avec une baisse de la température comprise de 1 à 2° pour la zone qui nous intéresse. L'impact de cet événement climatique sur la végétation et sur la faune de nos aires d'étude n'a pour l'instant jamais été mentionné et le principal changement technique, l'apparition des trapèzes, intervient avant ce refroidissement si l'on en croit les données obtenues à la Pointe Saint-Gildas (6600 – 6400 av. J.-C.). Le 6^e millénaire connaît également des fluctuations climatiques, bien suivies par les prélèvements des climatologues dans les calottes glaciaires ou les travaux des géomorphologues dans l'est de la France :

- entre 5600 et 5400 av. J.-C., le climat est plus sec, les feux naturels sont nombreux entraînant la formation de clairières naturelles,
- entre 5400 et 5200 av. J.-C., une péjoration climatique est manifeste, qui se traduit notamment par une augmentation du volume de pluie,

2. Il s'agit d'une date calibrée (cal veut dire calibrée et B.P. «before present», datation conventionnelle établie à partir de 1950 et en remontant dans le temps).

- entre 5200 et 4800 av. J.-C., intervient encore une phase plus sèche.

On notera que les périodes d'amélioration pourraient correspondre à l'expansion des groupes d'agriculteurs, la première pour le Néolithique ancien centre atlantique en provenance du Languedoc ; la seconde pour le Néolithique ancien en provenance du Bassin parisien. En effet, certains archéologues pensent que l'ouverture de la forêt a favorisé la progression de ces colons à la recherche de terres agricoles, tandis que leurs semences étaient davantage adaptées à un climat sec. Mais comment ont réagi les hommes de Tévéc et Hoedic ? Les vestiges disponibles ne nous parlent ni de chaud, ni de froid, ni de pluie, ni de sécheresse.

Les hommes de Tévéc et Hoedic étaient des chasseurs-cueilleurs. Aucune preuve de domestication animale ne peut être décelée dans les faunes réexaminées. Bien au contraire, les restes osseux disponibles évoquent sans ambiguïté une économie de prédation intensive. Pour les mammifères, les cerfs, les chevreuils et les sangliers sont une des bases de l'alimentation ; l'aurochs est présent en plus faible quantité. On connaît également à Tévéc et à Hoedic des ossements de cétacés, interprétés comme des victimes d'échouage. Les restes de martre, de castor et de chat sauvage peuvent laisser penser à une chasse pour les peaux, de même peut-être que les nombreux renards. Une patte de loup dans une tombe pourrait indiquer que le défunt portait une cape. Le seul animal domestique est le chien : un compagnon de chasse ou un animal de boucherie ? La liste des oiseaux est longue, avec en tête les canards et de nombreux oiseaux marins, comme les pingouins. Tous ces volatiles ont-ils été réellement chassés ou s'agit-il parfois de morts naturelles sur un habitat déserté par les hommes ? Des traces de découpe attestent des activités de boucherie. Cette chasse semble négliger les goélands et les cormorans, qui seront en revanche important au Néolithique. Les coquilles, elles, ne sont pas venues mourir sur le site ! Suivant la nature des fonds proches, ce sont des patelles, des moules, des palourdes ou des coques qui sont récoltées. Les huîtres ou les scrobiculaires ont diversement représentées suivant les substrats à proximité, les coquilles Saint-Jacques sont plus rares. Les cyprées et les littorines sont abondamment utilisées en parure mortuaire, dans des bracelets et des colliers qui comprennent chacun des milliers d'éléments. Les crabes font l'objet d'une collecte intensive sur l'estran. À Beg-er-Vil par exemple, c'est le tourteau qui domine. La pêche est moins bien documentée, à cause de la fragilité des restes : il y avait au menu des daurades, des seiches, des labres ou vieilles, des raies et du requin Hâ. Toutes ces espèces sont accessibles lors d'une pêche côtière. Notons cependant que la navigation est une évidence, ne serait-ce que parce que les types d'outils d'Hoedic ou de Groix sont les mêmes que ceux du continent.

Le fait de disposer sur la tête des défunts de Tévéc et Hoedic des ramures de cerf revient à les transformer métaphoriquement en animaux et peut-être ainsi à équilibrer les prélèvements que l'homme a réalisés dans l'environnement en restituant des individus au « maître

des animaux ». M. et St-J. Péquart privilégiaient quant à eux l'hypothèse d'un cerf-totem, dont on confiait les attributs au mort pour le sanctifier. Le dépôt d'une mandibule de cerf ou de sanglier sur les foyers surmontant les sépultures de Téviec ou directement sur la tête de l'inhumé est un cérémonial plus complexe à interpréter, mais dont la récurrence marque un symbole fort, porté par un mythe. L'irruption de l'animal dans la tombe concerne également les carnivores, comme on l'a vu pour la peau de loup ou les serres de pygargue à queue blanche (un aigle marin) découverts dans des sépultures. L'homme préhistorique victime des éléments tel que le décrivait le Commandant Bénard le Pontois est tombé avec la fouille de la nécropole de Téviec, qui autorisait les époux Péquart à affirmer en 1937 : « *en ce qui concerne la métaphysique des Primitifs, il semble qu'à Téviec l'état social des populations mésolithiques devait avoir pour base une véritable religion dont les pratiques funéraires que nous avons observées ne sont qu'une des manifestations* ».

La fin des hommes anciens

Pourquoi les hommes et les femmes de Téviec et Hoedic ont-ils abandonné leurs pratiques ancestrales ? Les scénarios sont nombreux mais les données restent ambiguës. On peut évoquer les massacres, les épidémies, la séduction des nouveaux modes de vie néolithique, la restriction des territoires de chasse qui entraîne la disette... De fait, on voit de plus en plus, vers 4900 - 4800 av. J.-C., l'emprise des groupes du Néolithique dans la péninsule, des gens qui développent des réseaux d'échanges à longues distances pour acquérir des lames d'un excellent silex ou des anneaux de schiste, des gens qui construisent de longues maisons rectangulaires de terre et de bois, des gens qui déforêtent, qui cultivent la terre et élèvent des animaux. Tout ce que l'on peut dire avec une certaine certitude, c'est que les traditions techniques du Mésolithique ne se retrouvent pas dans le Néolithique ultérieur, ni même l'organisation économique. Dans ces sociétés agricoles de Bretagne, les échanges vont d'emblée se caractériser par l'acquisition à longues distances tandis que, dans la première moitié du 5^e millénaire, les indices de hiérarchie sociale deviennent évidents : haches en jadéite en provenance des Alpes ou tombeaux monumentaux comme le tumulus Saint-Michel à Carnac ne sont pas destinés à tous. La valorisation de l'image du bovin dans les manifestations symboliques du début du Néolithique pourrait prolonger la valorisation du cerf au Mésolithique, le symbole changeant seulement de support. Si de tels cas de substitution sont bien attestés dans des cultes chamaniques de Sibérie lors de l'acquisition de l'élevage, la démonstration à partir de vestiges archéologiques se fait sans filet : autant dire que l'on échappe au domaine qui est le nôtre pour entrer dans un monde de supputations par analogies.

Téviec et Hoedic ou l'obsession des mésolithiciens

Depuis les travaux de M. et St-J. Péquart, la connaissance du Mésolithique de l'Ouest a gagné en complexité, notamment ce qui concerne

l'occupation de l'intérieur de la péninsule ou la chronologie. Au travers de quelques thèmes de travail qui nous occupent aujourd'hui, j'ai tenté d'esquisser une image de ces communautés humaines du passé, pour montrer à chaque fois les manques de nos connaissances et les moyens que nous avons de les combler. Les recherches portent d'une part sur les analyses de plus en plus précises des échantillons déjà recueillis : analyses isotopiques des ossements, analyses physico-chimiques des roches, saisonnalité appréciée à partir d'autres espèces de mollusques que les palourdes, typologie affinée, un jour peut-être recherche de l'ADN... D'autre part, nous tentons l'exploration de nouveaux contextes archéologiques dont la fouille prendra davantage en compte les conditions sédimentaires de dépôt et l'érosion, des contextes mieux contrôlés. Mais ces mots ne doivent pas dissimuler l'essentiel : depuis 70 ans, personne n'a fouillé en France de sites mésolithiques aussi importants que Téviéc et Hoedic ! Nous pouvons encore conclure comme M. et St-J. Péquart à la fin du volume relatant leurs travaux à Téviéc : « *De toutes les stations de notre pays, elle est jusqu'ici la seule qui ait fourni une quantité aussi abondante de renseignements relatifs à la faune, à la flore, aux industries, os, pierre et coquille réunies ; la seule d'où l'on ait exhumé un nombre aussi élevé de squelettes humains dont l'ensemble constitue une abondante documentation pour l'étude des caractères anthropologiques et raciaux d'un important groupement ethnique préhistorique ; la seule, enfin, qui ait donné lieu à de nombreuses observations concernant les mœurs, le genre de vie, les croyances, les rites funéraires et les modes d'ensevelissement des défunts.* ». Il faut aller au Portugal ou en Scandinavie pour trouver des habitats préhistoriques comparables ; il faut aller en Europe du Nord, où certaines tourbières ont même livré les outils en bois et en fibres végétales, pour dépasser la gamme d'information recueillie par ces archéologues des années 1930. Mais nous serions alors bien éloignés de nos interrogations sur ces hommes qui ont vécu dans ces espaces insulaires qui nous sont chers. Toutes nos interrogations, tous nos scénarios nous ramènent alors à Téviéc et à Hoedic. L'archéologue crée des images pour ses contemporains. M. et St-J. Péquart ont aussi exhumé des données obsédantes pour leurs successeurs !

Bibliographie

- DUPONT C., 2004 – L'exploitation de la malacofaune marine dans l'économie de subsistance des populations mésolithiques et néolithiques de la façade atlantique française : une activité secondaire ? In Brugal J.-P., Desse J. (dir.), Actes des XXIV^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes « *Petits animaux et sociétés humaines : du complément alimentaire aux ressources utilitaires* », Antibes, 2004, Antibes, éditions APDCA, p. 15-27.
- DUPONT C., 2005 – Les coquillages alimentaires des dépôts et amas coquilliers du Mésolithique récent / final de la façade atlantique de la France : de la fouille à un modèle d'organisation logistique du territoire. *Préhistoire, Anthropologie Méditerranéennes*, 2003, 12, p. 221-238.
- DUPONT C., GRUET Y., 2005 – Malacofaune et crustacés marins des amas coquilliers mésolithiques de Beg-an-Dorchenn (Plomeur, Finistère) et de Beg-er-Vil (Quiberon,

- Morbihan). In Marchand G., Tresset A., (dir.), Unité et diversité des processus de néolithisation sur la façade atlantique de l'Europe (6^e-4^e millénaires av. J.-C.), Table ronde de Nantes 26-27 avril 2002, *Mémoire de la Société préhistorique française*, 36, p. 139-161.
- GOULETQUER P., KAYSER O., LE GOFFIC M., LÉOPOLD P., MARCHAND G. et MOULLEC J.-M., 1996 – Où sont passés les Mésolithiques côtiers bretons ? Bilan 1985-1995 des prospections de surface dans le Finistère. *Revue archéologique de l'Ouest*, n° 13, p. 5-30.
 - JOUSSAUME R., 1986 – La néolithisation du Centre-Ouest. In Demoule J.-P. et Guilaine J. (dir.), *Le Néolithique de la France*, Paris: Picard, p. 161-79.
 - KAYSER O., 1985 – À propos de la fin du Mésolithique en Bretagne : l'amas coquillier de Beg-an-Dorchenn (Finistère). Note préliminaire. *Travaux de l'Institut d'art préhistorique*, Université de Toulouse-Le Mirail, p. 80-92.
 - KAYSER O., 1992 – Les industries lithiques de la fin du Mésolithique en Armorique. In Le Roux C.T. (dir.), Paysans et bâtisseurs. L'émergence du Néolithique atlantique et les origines du Mégalithisme, Actes du 17^e colloque interrégional sur le Néolithique, Vanves 29-31 octobre 1990, *Revue archéologique de l'Ouest*, Supplément n°5, p. 117-124.
 - MARCHAND G., 2001. Il y a 7 000 ans, les derniers chasseurs-cueilleurs en Bretagne. *Penn-ar-Bed*, n° 182, p. 27-36.
 - MARCHAND G., 2005 – Les occupations mésolithiques à l'intérieur du Finistère. Bilan archéographique et méthodologique (2001-2003). *Revue archéologique de l'Ouest*, 22, p. 25-84.
 - MARCHAND G. et TRESSET A. (dir.), 2005 – Unité et diversité des processus de néolithisation sur la façade atlantique de l'Europe (7-4^e millénaires av. J.-C.), Nantes, 26 avril 2002, Réunion de la Société préhistorique française. *Bulletin de la Société préhistorique française*, Mémoire 36.
 - MARCHAND G. et TRESSET A., 2005 – *Derniers chasseurs-cueilleurs et premiers agriculteurs sur la façade atlantique de l'Europe*. In Guilaine J. (ed.). Aux marges des grands foyers du Néolithique. Périphéries débitrices ou créatrices ? Séminaires du Collège de France. Editions Errance, Paris. p. 255-280.
 - ROZOY J.-G., 1978 – Les derniers chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique. *Bulletin de la Société archéologique champenoise*, n° spécial juin 1978, 3 tomes.
 - SCHULTING R. et RICHARDS M. P., 2001 – Dating women and becoming farmers : new palaeodietary and AMS dating evidence from the breton mesolithic cemeteries of Tévéc and Hoëdic. *Journal of Anthropological Archaeology*, p. 1-31.
 - TESSIER M., 1984 – Les industries préhistoriques à microlithes du Pays de Retz. In : Collectif, *Les sites à microlithes entre Vilaine et Marais Poitevin*. Études préhistoriques et protohistorique des Pays de la Loire, vol.7, p. 73-132.
 - TESTART A. 1982 – *Les chasseurs-cueilleurs ou l'origine des inégalités*. Société d'ethnographie. Paris, 254 p.